

d'étendre la sphère de leur activité pour les cultivateurs de ce pays, si les lumières éclairaient leur industrie et guidaient leur travail ! Il est pourtant vrai de dire, qu'en dépit des obstacles, les Canadiens ont fait, depuis quelques années, des progrès considérables, sous tous ces rapports, et qu'ils ne peuvent qu'avancer rapidement dans la carrière qu'ils commencent à parcourir. L'impulsion est maintenant donnée ; le pays la suivra indubitablement.

LE CHARDON.—“Le chardon, dit le *Dictionnaire de l'Industrie*, est le plus grand ennemi de l'agriculture; après avoir ravi au froment l'engrais de la terre, il l'étouffe. Les laboureurs n'ont pu, jusqu'à présent, qu'en diminuer la quantité. Le sieur Chevalier leur offre, pour l'extirper entièrement, un moyen qu'il tient d'une expérience longue et réitérée.

C'est surtout dans les terres en jachère que le chardon prend son accroissement. Lorsqu'elles en sont affectées, il faut, dans les premiers beaux jours du printemps, époque à laquelle le chardon pousse et montre quatre à cinq feuilles, labourer à sillons étroits, afin qu'il n'en échappe aucun au tranchant du soc. Quelques jours après, on herse. On labourera de nouveau, quelques jours après, pour détruire ce qui n'était pas sorti de terre à la première pousse, et on hersera. Enfin, on répètera, s'il le faut, une troisième fois, et à la Saint-Jean d'été, il n'y aura pas un vertige de chardon. On observera qu'il suffit que le labour ait quatre pouces de profondeur, et il n'est pas nécessaire de prendre une charrue dressée. Ces légers labours n'empêchent pas de semer la même année en grains ou légumes, (avoine, sarrasins, navets, etc.) L'intervalle de la Saint-Jean au mois d'octobre suffira pour raffermir la terre.

Un journal de Salem, Massachusetts, disait, il y a un certain nombre d'années : “Nous sommes redevable de ce qui suit à un habile cultivateur de cette ville, au sujet du chardon du Canada : Il nous assure qu'il l'a vérifié de la manière la plus satisfaisante. “Si l'on coupe, nous a-t-il dit, le chardon du Canada, deux ou trois années de suite, dans les prés et les pâturages, au mois de juillet, à la pleine lune, il disparaîtra bientôt.” C'est là sans doute, un moyen facile et peu coûteux. Quand donc le temps sera venu, que le cultivateur examine son champ, qu'il prenne sa faux, et qu'il fasse l'expérience.”

FRAISES.—Les fraises sont, dans ce pays, un des fruits et le meilleur des fruits du mois de Juin. Ce fruit délicieux appartenait autrefois à tous ceux qui le voulaient cueillir, dans les bois, ou sur les lisières des bois et ailleurs. C'était, selon la pensée d'une dame aussi sensible qu'illustre par ses écrits, un don charmant que la nature avait soustrait au droit exclusif de la propriété, et qu'elle se plaisait à rendre commun à tous ses enfants. “Les fleurs du fraisier forment de jolis

bouquets, mais quelle est la main barbare qui voudrait, en les cueillant, dérober leurs fruits à l'avenir ? C'est surtout au milieu des glaciers des Alpes que l'on aime à trouver ces fruits délicieux. Lorsque le voyageur, brûlé du soleil, accablé de fatigue, sur ces rochers aussi vieux que le monde, au milieu de ces forêts de mélèzes à moitié renversés par des avalanches, cherche vainement une cabane pour se reposer, une fontaine pour se rafraîchir, il voit tout-à-coup sortir du milieu de ces rochers, des troupes de jeunes filles qui s'avancent vers lui avec des corbeilles de fraises parfumées : elles apparaissent sur toutes les hauteurs, au fond de tous les précipices. Il semble que chaque rocher, chaque arbre, soit gardé par une de ces nymphes que le Tasse plaçait à la porte du jardin d'Armide. Aussi séduisantes et moins dangereuses, les jeunes paysannes de la Suisse, en offrant leurs charmantes corbeilles au voyageur, loin d'arrêter ses pas, lui donnent des forces pour s'éloigner d'elles.

“Le savant Linné fut guéri de fréquentes attaques de gouttes par l'usage des fraises. Souvent ce fruit a rendu la santé à des malades abandonnés de tous les médecins. On en compose des sorbets et des gelées délicieuses. Partout, ces baies charmantes, qui le disputent en fraîcheur et en parfum au bouton de la plus belle des fleurs, flattent la vue, le goût et l'odorat.”

Le blé.—Les botanistes assurent qu'on ne trouve nulle part le blé dans son état primitif. Cette plante semble avoir été confiée par la providence aux soins de l'homme, avec l'usage du feu, pour lui assurer le sceptre de la terre. Avec le blé et le feu, on peut se passer de tous les autres biens, on peut tous les acquérir. L'homme avec le blé seul peut nourrir tous les animaux domestiques qui soutiennent sa vie, et partagent ses travaux : le porc, la poule, le canard, le pigeon, l'âne, la brebis, le cheval, le chat et le chien, qui, par une métamorphose merveilleuse, rendent en retour, des œufs, du lait, du lard, de la laine, des services, des affections et de la reconnaissance. Le blé est le premier lien des sociétés, parce que sa culture et sa préparation exigent de grands travaux, et des services mutuels : aussi les anciens avaient-ils appelés la bonne Cérès législatrice.

Un Arabe, égaré dans le désert, n'avait pas mangé depuis deux jours : il se voyait menacé de mourir de faim : en passant près d'un puits, où les caravanes s'arrêtent, il aperçoit sur le sable, un petit sac de cuir ; il le ramasse. “Dieu, soit béni, dit-il, c'est, je crois, un peu de farine.” Il se hâte d'ouvrir le sac ; mais, à la vue de ce qu'il contenait, il s'écrie : “Que je suis malheureux ! ce n'est que de la poudre d'or.”

Désintéressement.—Vertu si rare, que quand elle se montre par hasard, on la prend d'abord pour de la fausseté, ou bien pour de la faiblesse.